

sion d'entrer dans le détail de ce grand sujet, et d'interroger Maîtreya sur l'origine, l'existence et la destination de l'univers, sur celle de l'homme, sur son état futur, sur ses devoirs en ce monde, et sur la nature de la science qu'il doit chercher à obtenir. Ce morceau a une grande ressemblance avec celui que le poète a mis dans la bouche de Parîkchit, à la fin du second livre, et cela ne doit pas nous étonner, puisque dans le plan de l'auteur, Parîkchit ne fait que désirer savoir ce que Vidura avait antérieurement exprimé l'intention de connaître. Mais il n'en est pas moins vrai que pour le lecteur européen, surtout lorsqu'il n'est pas préparé à ces perpétuels changements de personnages, il y a, dans les répétitions d'idées que ces changements entraînent, un vice radical de composition que rien ne peut excuser. Ce vice est encore augmenté ici par le retard qu'il apporte à la marche du récit; le lecteur, en effet, ne sort pas des préfaces et des introductions, et il en trouve notamment une nouvelle au commencement du chapitre huitième, où Maîtreya répond à Vidura qu'il va lui raconter le livre relatif à Bhagavat, que Çamkarchana, l'une des portions de cet Être divin, représentée dans la mythologie sous la forme du serpent Çêcha, exposa jadis au fils de Brahmâ, Sanatkumâra, qui le transmit à Çamkhyâyana, lequel le fit lire à Parâçara, duquel Maîtreya dit l'avoir reçu. Cette histoire de la transmission du Bhâgavata s'accorde mal avec celle qu'on trouve au second livre, où Vyâsa est représenté recevant directement le Bhâgavata des mains de Nârada. Une telle contradiction ne peut s'expliquer que si l'on admet que notre poëme est une réunion de légendes qui appartiennent à des époques et à des mains diverses, et dont le compilateur n'a pas assez pris soin de concilier les divergences. Elle a frappé, à ce qu'il paraît, les commentateurs indiens eux-mêmes, qui cepen-